

CHAPITRE 15

MA 1^{re} ANNÉE D'UNIVERSITÉ

Tous les matins, je me rendais à l'université située au bord de l'Arve (fleuve). Le bâtiment où l'on dispense ces cours ne présente aucun intérêt architectural. La première année était consacrée à l'étude des sciences fondamentales telles la biologie, chimie minérale et organique, physique et cours annexes de médecine. Tout naturellement, nous occupions les mêmes locaux que nos homologues «scientifiques» biologistes, chimistes, physiciens, pharmaciens et autres.

Mes profs étaient performants, en particulier M. Tronchet. Français d'origine, il nous enseignait la chimie organique à une vitesse d'autant plus grande que son cours s'appuyait sur un des photocopiés des plus clairs. Il se caractérisait par un détail: tandis qu'il écrivait au tableau, sa main gauche, inutilisée, disparaissait dans la manche de sa blouse blanche. Longtemps, j'ai cru qu'il était paralysé de ce bras. Mais non, il était capable d'exclure ce membre momentanément inutile, dans un esprit d'abstraction qui relevait du yoga. Il ressemblait à D'Artagnan. Sa voix tonnait aussi dans les basses comme celle de Pierre Gawrysiak.

Mon prof de chimie minérale M. Landry, était quant à lui sans intérêt. C'était un affreux jojo. Par moments, il pouvait se laisser aller à une telle grossièreté que nous l'avions conspué à plusieurs reprises et surnommé Landru.

Quant aux autres profs... bof! Peut-être un Suisse allemand, original, doué mais un peu loufoque. Je ne me souviens plus présentement de son nom.

* * *

Très vite, je fis la connaissance de quelques copains. Mes rapports avec ceux-ci restèrent superficiels, bien qu'à ce jour, j'aie toujours un réel plaisir à en revoir quelques-uns.

La première phrase que j'échangeai avec Alexandre Köstli dit le «grand singe» par ce jour pluvieux d'automne fut, je cite: «C'est un temps à se cacher derrière le feuillage et à manger des bananes.» À ce jour, j'ignore encore la raison des propos du plaisantin que je pris pour ce qu'ils valaient, face à l'évidente gentillesse de son auteur devant voir en moi un représentant d'une quelconque population de simiens. Je dois cependant préciser qu'à cette époque je portais la barbe. Aurait-il vu dans cette pilosité quelques rapprochements avec les primates? Je vous jure pourtant que lorsque je marchais, je ne griffais pas le sol de mes bras ballants.

Nous avons un autre intérêt commun, la moto. Au terme de ma première année, j'avais acquis une 125 cm³ ce afin de faciliter mes déplacements et découvrir le monde en toute indépendance, mais nous y reviendrons!

Mes cours théoriques du matin alternaient avec ceux pratiques des après-midi. Aussi, devions-nous effectuer des expériences dans les différentes branches sous le contrôle d'assistants spécialisés. Grâce à leur complicité et de concert avec mes petits camarades, nous avions à cœur «d'écourter» ces expériences bien ennuyeuses. Nous trichions quelque peu sur les résultats en les «maquillant» à dessein de nous libérer plus vite. Cela ne marchait pas à chaque fois, le résultat dépendant de la «vigilance» de certains assistants, plus malins que d'autres... mais cela valait la peine d'essayer. Nous avons un bon taux de réussite.

J'avais rencontré deux étudiants dignes de narration. Une géniale Allemande que nous surnommions «ach Heidelberg» pour parler de Marianne et un copain «dzodzet» (Fribourgeois), Jacques Mondoux.

Marianne était une surdouée. Malgré son physique disgracieux, elle était sans complexe et c'était bien ainsi. Comme j'étais pianiste et qu'elle était... un peu violoniste, nous avons fait quelques tentatives de duos ensemble. Je la trouvais plus douée en sciences qu'avec son archet. Elle me refilait ses notes présentant l'avantage d'une extrême clarté, surclassant de loin le cours originel, ce qui me permit d'en «luxer» quelques-uns. Son esprit cartésien était si développé qu'elle reconstituait tout ce qui était émis durant les leçons à la lumière de son propre jour. Cela rendait parfaitement clair et limpide tout ce qu'elle «touchait» car elle était brillante, un génie... mon premier génie et pourtant une femme.

J'avais repéré **Jacques Mondoux** durant les travaux pratiques de physique grâce à deux critères particuliers. C'était le plus grand de notre volée, du haut de ses presque deux mètres et comme son nom l'indique, il était doux. J'aime bien les gens qui «annoncent» la couleur... lol.

Jacques était issu d'une modeste famille dont le père était le facteur d'un petit bled, Châtonnaye (Fribourg). Sa mère... élevait ses enfants. Jacques avait passé sa maturité au célèbre collègue jésuite St-Michel de Fribourg.

Il logeait chez une petite vieille de Genève qui lui sous-louait une chambre à un prix exorbitant, en tout cas bien au-dessus de ses maigres moyens financiers. Il ne touchait pas de bourse et ses parents pourvoyaient difficilement à ses études. Il n'en fallut pas plus pour que je lui propose de partager mon petit appartement sans contrepartie. L'idée de le savoir en train de se ruiner m'in-supportait. De plus, il avait excellent caractère. Sur sa propre initiative, en échange de mon hospitalité, il s'occupait du ménage et préparait à manger (bon cuisinier). Cela me faisait de la compagnie. Nous répétions volontiers ensemble les cours et en période de vacances, il m'invitait de temps à autre chez ses parents. Je l'aimais bien et le surnommait «Ledit Mondoux».

Nous faisons les quatre cents coups ensemble. Voici quelques exemples:

– Une nuit, nous coinçâmes le klaxon d'une Rolls à l'aide d'une planche, couchant l'aigle coiffant l'avant du capot dudit véhicule, ce qui déclencha une alarme fort bruyante. Je puis vous certifier que le dérangement causé par ce type de divertissement en vieille ville à point d'heure fut de nature à réveiller cet «amas» de calvinistes coincés.

– À Nouvel An, nous avons emprunté une barque et nous nous étions offert une balade sur le lac et avons fait escale à Genève-plage. Là nous avons tiré la sonnette d'alerte du plongeur par pure provocation... de vrais gamins!

Jacques avait un début de calvitie. Il pratiquait de nombreux traitements tous plus loufoques les uns que les autres. Il se couvrait la tête d'un savant mélange à base d'œuf qu'il laissait sécher. C'était horrible à voir et encore pire à sentir, même les mouches, se hasardant sur son crâne, mouraient avant leur ultime cri «banzaï!». Cela ne donnait bien entendu aucun résultat... si n'est dans sa tête un peu pelée...

Nous avons fait la connaissance d'une famille de Gland que nous avait présenté Ariane leur fille aînée, une de nos copines de faculté. Les Kister étaient sympas, accueillants, raison pour laquelle nous leurs rendions volontiers visite dans leur magnifique manoir de la ville «fruit du chêne». Nous mangions ensemble et je partageais avec son père notre intérêt commun pour le piano. Il était scotché à l'époque romantique et avait une certaine tendance à interpréter son répertoire de façon mécanique et par conséquent sans âme.

Jacques avait fini par sortir avec leur fille cadette Marie-Ange, sœur d'Ariane.

Durant notre préparation d'examens, Jacques m'avait prêté un Florett. Ce 50 cm³ atteignait tout de même les 100 à l'heure. De plus, cette machine avait des vitesses au pied... bref, une vraie moto. J'étais enchanté. J'adorais enfourcher ce nouvel engin, s'agissant pour moi d'une certaine forme de liberté et d'ouverture sur le monde. Les distances prenaient une nouvelle dimension et celui-ci était à portée de roues. Je sillonnais en tous sens mon nouveau périmètre à la conquête des villes et contrées, tant et si bien qu'à mon retour à Genève, je craquai et acquis une moto d'occasion de marque Yamaha 125. C'était génial.

Après l'obtention en cinquième vitesse d'un permis provisoire, je montai mon nouveau «canasson» et fis un trajet si long que j'en eus le postérieur en compote. Voici quel fut mon périple: Genève, Lausanne, Fribourg, Lausanne, Vevey et retour à Genève. Je vivais les joies de ces nouveaux horizons.

Complètement fou ce gaillard! J'avais le «virus» de la moto translaturée, VMT (en réalité, cela signifie: Virus mosaïque du tabac).

À peine arrivé à destination, je repartais aussitôt. Le fait de pouvoir passer les vitesses du pied gauche et pouvoir freiner du droit, conduire et guider l'engin où bon me semblait et comme je l'entendais, me procurait une sensation et une jouissance sans égale. Cela me rappelait, en bien mieux, l'époque du tracteur Massey-Ferguson 55 que je conduisais chez les paysans.

Décidément, il n'y a pas de petits plaisirs.

Ainsi, sillonnions-nous la Suisse en tous sens, Jacques ayant également acquis une bécane, sous mon impulsion. Il avait plutôt opté pour un trial.

Bien que Jacques soit réservé, il ne rechignait pas aux contacts féminins. Mais il avait tout de même un peu de peine à s'intégrer. Nos tournées motardes nous conduisirent dans passablement de lits féminins. De cette époque insouciante, je garde d'excellents souvenirs.

J'avais aussi un ami qui se distinguait par sa grande courtoisie, beaucoup de gentillesse et une empathie dépourvue de tout excès pouvant faire douter de sa véracité.

Philippe Piccard était issu d'une famille de diplomates canadiens, de braves gens accueillants, à l'instar de leur fils.

C'était un grand sportif devant l'Éternel et nous avions coutume de pratiquer le marathon ensemble ainsi que d'autres sports. Mais notre partage ne s'arrêtait pas là. Nous répétions ensemble les cours d'Azizi.

Azizi était le surnom d'une prof de biologie iranienne, dont la carrière avait été payée par un mariage avec un horrible fossile antédiluvien dont je tairai le nom. Il nous dispensait aussi des cours de biologie, selon des principes ressemblant plus qu'étrangement par leurs aspects, à ceux d'un certain mouvement national-socialiste. Cela pour dire que certaines femmes ne reculent devant rien pour accéder à des fonctions qui ne leur sont pas naturellement dévolues. La justice céleste s'appliqua. Elle ne fit pas longtemps illusion. Cela ne changeait en rien le fait qu'elle atteignit rapidement son niveau d'incompétence, selon le principe de Peters. Nous nous fichions éperdument de sa poire, versus le mépris que nous éprouvions quasi unanimement pour cette affreuse arriviste.

Revenons à mon copain Philippe. Comme bon nombre d'entre nous, je l'aimais, du fait de ses manières et principes enviables, sa bonne éducation sans fard et sa grande serviabilité. Il se distinguait également par l'absence de cet esprit de concurrence compliquant souvent les rapports humains. Il était un de ces rares copains qui pouvaient se réjouir du bien d'autrui, quand bien même celui-ci aurait pu s'exercer à ses dépens. J'ai beaucoup regretté son départ.

Philippe repartit à Québec où il poursuivit ses études. Discrètement, il m'avoua avoir eu quelque peine à comprendre la mentalité des gens d'ici et se réjouissait de retrouver plus de simplicité en sa terre natale. Je te regrette mon fidèle Ami. Puisse ma présente pensée te parvenir où que tu te trouves!

* * *

Il y avait un couac. J'étais constamment fatigué. Ayant beau dormir mes douze heures chaque nuit, je m'affalais facilement sur mes bouquins lorsque j'étudiais. Connu pour mon infinie énergie, là, pourtant, je passais mon temps au lit. Je ne m'étais pas méfié de cet état, en réalité pathologique, si bien que ma première tentative d'examens du 1^e propédeutique se solda par un échec.

J'étais inquiet. Pourquoi n'arrivais-je pas à me concentrer davantage sur mon indispensable travail préalable aux examens ?

Je jouai heureusement de chance ou mon Ange gardien serait-il intervenu ? Toujours est-il que durant l'été qui suivit ma première tentative, je découvris la raison de mon extrême fatigue.

Il faut savoir que pour me faire un peu d'argent de poche, je donnais différents cours de maths, biologie, etc, mais aussi de piano.

J'avais une élève infirmière qui avait beaucoup insisté pour que je lui enseigne les rudiments de cet instrument. Elle n'était pas très douée, mais étant gentille, jolie et sensuelle, nous déviâmes un peu de l'objet de ses visites hebdomadaires. D'ailleurs, elle m'avoua que la raison des cours qu'elle sollicita auprès de moi était différente et n'avait pas grand-chose à voir avec l'apprentissage des valses de Chopin qu'elle massacrait volontiers, sans l'ombre d'une quelconque honte, mais plutôt une forme, pas trop musicale de romances à « 5 mains ».

Le lecteur commencera probablement à s'impatienter sur la relation entre cette rencontre et ma fatigue « éternelle » et pathologique.

Un jour, mon élève me gratifia d'une invitation pour partager une agape. Très vite, l'intimité de nos « catacombes » aidant, nous fûmes motivés à prolonger de façon sensuelle ce contact post-prandial. Ainsi, nous étions-nous retrouvés de la position assise à la position couchée. Nous échangeâmes des caresses, pistils, étamines, pollen sur ses fleurs et enfin nos « génomes » par voie basse.

Tout à coup, un besoin pressant m'appela aux WC. Comme à l'accoutumée, celui-ci s'accompagnait de ténésmes et d'éprîntes. Veuillez consulter votre dico, vous ne pensiez tout de même pas que j'allais vous mâcher tout le travail. Il n'y a que trop longtemps que vous n'avez pas consulté le *big book*...

Vous vous demandez pourquoi je vous donne ce cours de botanique, d'échanges Mendéliens de deux haricots, somme toute sans importance, pour que tout ceci se termine, en proctologie. Eh bien je vais vous le dire... oui, oui, je vais vous le dire, chose promise chose due, etc.

Lorsque je fis mon besoin dit grosse commission pour la pudeur publique, alors que je tentai quelques écritures sur papier « q » en inversant le principe même du graphisme : dans ce nouveau concept, ce n'est plus le « stylo » qui se déplace sur la feuille mais le papier, aidé de 2 doigts, qui se meut sur « l'encre » brune, afin d'y tracer des hiéroglyphes dont l'importance culturelle est telle que ceux-ci sont immédiatement jetés sans lecture préalable dans le foramen des « propriétés des services industriels ».

Pour en revenir à nos moutons, quelle ne fut pas ma surprise de sentir une sorte de chose linéaire, gélatineuse pendant de mon anus, s'accrochant à mon index. Je me demandais ce dont il s'agissait. Je portai à ma vue l'objet de contrariété et, horreur et damnation, ce n'était autre qu'un résidu de *Tænia saginata* (ver solitaire). Le segment gravide dansait devant mes yeux, accroché au papier « q ».

Pour quelqu'un se plaignant d'être toujours seul... eh bien non, depuis plusieurs mois voire quelques années j'étais «habité». J'ai bien tenté de porter l'affaire devant le tribunal des baux et loyers afin d'expulser l'indésirable locataire mais on me récusait pour vice de forme.

Je ne sais si l'intérêt scientifique du futur toubib était plus fort que la répulsion que m'inspirait ma récente découverte, toujours est-il que je téléphonai sans perdre de temps à un confrère de polyclinique qui me somma de lui apporter, sur l'heure ou le lendemain aux aurores, l'horreur de cet indésirable plathelminthe.

Inutile de vous dire que le moment n'était plus aux batifolages, mais bel et bien aux «travaux pratiques».

C'est donc fier de mon trophée que je me rendis à l'hôpital pour remettre *the thing* au Dr Kremer, heureux de pouvoir palper son premier hermaphrodite longiforme. Il me supplia de lui remettre la «bête» pour sa collection «perso». J'aime faire plaisir aux gens et lui ai donc cédé ma «propriété» biologique de main à main... je vous le jure Monsieur le Juge.

Mon inquiétude post-diagnostique était ailleurs. Je craignais en l'occurrence davantage la durée et la complexité du traitement pour l'éliminer que le type de traitement en lui-même. J'en entendis des «vertes» et des «pas mûres». C'est fou ce que les gens ont comme réactions face à un événement peu ordinaire afin de masquer leur angoisse, comme tourner en gags dérisoires ledit événement.

Mon confrère me rassura de suite (échange de bons procédés). J'étais content de lui avoir donné cette maudite «ficelle» mouvante, gluante contre l'assurance d'un traitement aussi court qu'efficace.

J'eus à prendre trois comprimés de yomesan (niclosamide, pour les intimes). Le but étant de lui «éclater» la «tronche» par un principe de rupture de sa pompe à sodium. Ainsi, ne pouvant plus éliminer l'eau passant de l'intestin dans sa tête à forte teneur en glucose (osmose), «l'hydrocéphalie» résultante finirait pas une explosion silencieuse intra-luminale... génial non! Peut-être un peu compliqué pour le lecteur non averti. J'ai souffert... vous devez souffrir...

Enfin, qu'il se rassure, j'en fus débarrassé en 24 heures dans les toilettes de ma mère, d'autant que cette dernière me «prêta» un laxatif pour parfaire son expulsion... merci maman et merci doc.

Fort de ma nouvelle énergie retrouvée et augmentée d'autant, je transformai ma session d'examens de la fin d'été en une brillante réussite.

J'allais passer en 2^e année de médecine et attaquer le 2^e propédeutique, de loin, le plus difficile. J'étais rassuré quant à mes capacités intellectuelles au même titre que je faisais honneur à Genève qui «investissait» sur moi, au travers de ses allocations d'étude du boulevard Jaques-Dalcroze, *via* mon ami Favarger.

Mais inutile d'aller partager ma «victoire» avec ma mère qui ne manquerait pas de la «banaliser». Elle se contenta de me faire à manger, étant bonne cuisinière. Ses sauces à salades étaient un ravissement pour moi. Elle habitait à Versoix «Pont-Céard», non loin de Genève où je me rendais facilement à moto.

C'était une époque durant laquelle je tentais un rapprochement. Ne dépendant plus d'elle affectivement, j'ai recouvré mon indépendance dans ce domaine. En conséquence, mes rapports avec elle se simplifièrent considérablement. Fort de cette autarcie affective, je tentai quelques approches physiques audacieuses... **après tout c'était ma mère!** Cela se manifesta par accolades et embrassades hardies sur ses joues ridées par l'âge, mais ayant conservé cette douceur faisant tout le secret de la dermatologie féminine. Je m'y employais aussi souvent que possible. Je l'emprisonnais dans mes bras en une étreinte excessive et lui collais un baiser ou deux sur ses joues ou son front. D'un côté, je sentais sa gêne mais selon le principe de la dysclarté et de l'ambiguïté caractérisant les femmes, elle semblait pourtant bien aimer cela si je considère le peu d'énergie qu'elle mettait à se dégager. Une fois de plus, je me trouvais seul dans mes considérants mais je m'en foutais, c'était mon plaisir qui comptait, celui d'un fils serrant sa mère contre son cœur... que ça lui plaise ou non...

Je rendais régulièrement visite à Pierre Gawrysiak qui vivait dans sa maison de Broc. Il avait perdu son travail. L'ouverture d'une école de commerce officielle à Bulle, de laquelle il avait été exclu d'entrée (malgré les promesses faites et... aussitôt oubliées), lui causa un tort considérable. C'était une période difficile pour cet homme qui recevait des coups dont il ne connaissait ni l'origine, ni la raison.

À cela s'ajoutait son divorce et la prise de position de ses 2 filles (pour lui) et de son fils Christophe (contre lui, plus exactement pour sa mère). Ce garçon peu éclairé se contentait de faire un Œdipe tardif...

Quant à sa mère, il s'agissait de la souffrance d'une femme au lourd passé familial et à l'enfance volée...

Cette gentille dame au grand cœur fit preuve de grande sympathie pour moi.

Barbara, le prénom de sa femme d'alors, et Pierre étaient tous deux perchés au faîte de leur île et tentèrent longtemps d'opérer une jonction car ils semblaient s'apercevoir de loin. Cependant, le bras de mer aux nombreux courants, semés d'écueils, qui séparait leur rivage, les confinèrent dans une solitude sans pareille. Ils finirent par renoncer et s'isolèrent dans la tristesse et la mélancolie.

Ces deux – je le jure devant Dieu – avaient pourtant beaucoup en commun...

Pierre avait travaillé toute sa vie pour une bonne cause et avait fondé une belle famille. Il peignait la nuit. Ses toiles révélaient la pureté de cette âme candide. J'aurais tellement aimé qu'il soit mon père. J'aimais l'exemple que sa vie et son comportement m'inspiraient. J'aimais m'asseoir un peu à l'écart et le regarder peindre, écouter et partager ses pensées sur un fond de Saint Matthieu, Saint Jean ou encore une Messe en si dirigée par son ami, Philippe Corboz.

Son souvenir et l'émotion de ces moments restent intacts. Leur intensité est telle qu'elle me tire des larmes... je le vois coiffé de son chapeau de paille, le pinceau entre son pouce et l'index soutenu par le majeur, son sourire, ses yeux et ses cheveux peignés singulièrement sur son vaste front quelque peu dégarni. Je me souviens de sa stature imposante associant puissance et sensibilité selon le *Moïse* de Michel-Ange. J'entends sa voix qui tonnait dans les basses, son rire et la belle variation de son registre, en fonction de son étonnement et sa bonne humeur... ou de ses soucis. Sa gestuelle scapulaire était magnifique et d'une rare perfection. Il se servait tellement bien de ses bras pour parfaire son verbe qu'on aurait dit qu'il avait quelque expérience du théâtre. Jamais aucune méchanceté n'émanait de cet homme de Dieu, dont la pureté n'avait d'égale que sa profonde sincérité et son engagement dans l'amitié. Ceci lui valut cependant quelques déceptions dues à la méchanceté et la bêtise de certains qui ne comprendront jamais un tel être de bonté qui fait honneur à l'humanité.

Je le suivais de son atelier à ses ruches, de sa maison à son jardin et simplement lors de promenades que j'adorais faire avec ce «père». Quoi qu'il arrive, je ne l'oublierai jamais. Il est ma «source» et «ressource». À chacun de mes départs, j'éprouve ce même chagrin mêlé au bonheur de l'avoir retrouvé une fois encore. J'avais la crainte qu'il s'en aille, je ne sais où, sans me dire au revoir... adieu.

Même au paradis, son souvenir m'accompagnera toujours sur cette terre...

Il a fini par quitter ce pays où seuls le comprenaient ses abeilles, ses peintures, les montagnes qui l'entouraient et moi... c'est un grand honneur d'être de ses amis... d'être simplement l'ami d'un **envoyé de Dieu**...

